

Jean-Louis Rinaldini

## Il n'y en a qu'une, c'est la une

---

*L'inconscient réel veut dire que les éléments qui constituent l'inconscient n'ont pas de sens, car le réel c'est l'expulsé du sens, le hors sens, l'ab-sens. Alors que chez Freud l'inconscient est lié au sens. L'inconscient réel est un inconscient qui se manifeste en dépit du sujet, c'est du réel manifesté qui s'impose, pas du réel déchiffré ou interprété. Lacan en fait un inconscient extérieur au sujet supposé savoir, extérieur à la machine signifiante qui produit du sens en veux-tu en voilà pour peu qu'on la laisse tourner. C'est un inconscient non transférentiel posé comme limite. Lacan le pose comme le plus soi-même. Nous pouvons dire que cet inconscient réel c'est le trauma. À ce moment-là de l'enseignement de Lacan si la jouissance est pensée comme celle d'un corps qui se jouit, elle ne tient pas à une interdiction, mais elle est un événement du corps. Si la jouissance était liée à l'interdiction, elle serait liée à la loi du désir. Si elle est un événement du corps elle est de l'ordre du traumatisme, du choc, de la contingence, du pur hasard. Elle n'est pas prise dans une dialectique mais elle est l'objet d'une fixation.*

---

**P**our conclure cette année de travail sur la question des jouissances de l'actuel il n'est pas inutile de revisiter un certain nombre de fondements de la doctrine en la matière.

### DÉSIR JOUISSANCE AMOUR

Au fond, pourquoi va-t-on rencontrer un psychanalyste ? Et bien c'est pour rencontrer un partenaire, pour jouer un jeu de parole (Bataille aurait dit pour faire l'amour aux mots) parce que dans la vie on ne s'y retrouve pas avec ses partenaires. Ce serait plus simple s'il y avait quelque chose comme l'instinct sexuel qui existait dans l'espèce humaine. Alors là il n'y aurait pas besoin de psychanalyse, parce qu'on n'aurait pas à se poser des questions. Parce qu'il y aurait une force muette, aveugle qui vous dirigerait, conduirait vers un partenaire type, standard, celui qu'il vous faut. Ce serait l'idéal !

On le sait ce n'est pas comme ça que les choses se passent dans l'espèce humaine. La sexualité chez l'être humain ne passe pas par l'instinct. L'être humain ne va pas tout droit vers son partenaire, il doit au contraire passer par un labyrinthe, un dédale, voire des mirages. Alors sa sexualité est éclatée, problématique, contradictoire, douloureuse. Il y a le désir, la jouissance, l'amour, et tout cela ne s'accorde pas, ne s'harmonise pas ne converge pas vers le partenaire qui serait le bon.

Le désir, ce n'est pas l'instinct. Par ce que l'instinct lui, il sait, même s'il s'agit d'un savoir opaque. L'instinct dit toujours la même chose, il est constant. À l'inverse le désir lui, il ne sait pas, il est lié à une question, il est lui-même une question. Qu'est-ce que je désire vraiment ? Est-ce là mon vrai désir ? Mon désir est-il le bon désir ? Est-il mauvais ? Nuisible ? Interdit ? N'est-ce pas une illusion ? Donc le désir n'est pas constant, c'est un intermittent, un intermittent du spectacle. Il va, il vient, s'annule, disparaît, je dis alors que je déprime. Voilà que je décide quelque chose, ou que je désire quelque chose avec beaucoup de force, je l'obtiens, il s'offre à ma jouissance et hop le désir s'éclipse. Et voilà qu'il peut se faire que chaque fois que je jouis de quelque chose je désire au moins. Il n'y a pas de garantie pour le désir même si ce désir est très intense. Le désir peut se déplacer ou déperir. Et cela ne tient pas qu'à moi. L'instinct lui, oui il ne tient qu'à moi, il est supposé être inscrit dans ma nature et fonctionner automatiquement. Le désir, lui dépend des circonstances, de la situation, de l'autre à qui il s'adresse. Mon désir est lié au désir de l'autre ? Alors, il faut que l'autre désire pour que je désire, et ça peut vouloir dire désirer ce qu'il désire, ou surtout désirer autre chose. Ou alors l'autre pose un obstacle, il pose une limite, il pose une loi, il pose un interdit, il dit ceci ne doit pas être désirable, et alors du coup je sais où est le désirable... etc. je n'insiste pas plus. Là, chacun peut se reconnaître soi-même puisque le désir est un lieu, une relation sensible aux signes de l'autre. Mais il est aussi le miroir aux alouettes : il est trompeur.

Il y a autre chose que le désir, c'est la jouissance. Et là on ne peut pas se reconnaître soi-même. Là il n'y a pas de partenaires humains qu'ils soient de même sexe ou pas de même sexe. Là il y a une exigence sans relâche qui se dit avec les termes de Freud : la pulsion.

La pulsion c'est une exigence qui ne s'étanche pas comme la soif, qui ne s'assouvit pas comme la faim. C'est une demande absolue, impérative, qui n'est pas formulée avec des mots, insatiable, qui en veut toujours plus, qui ne connaît pas de limites, qui n'a pas de temps mort, qui n'a pas de visage, qui n'a pas de tête qui est acéphale, qui n'est pas accrochée à la personne de l'autre, qui ne cherche qu'à s'accomplir, qui ne cherche qu'à boucler sa boucle sur elle-même par le moyen de quelque chose qui permet au corps de jouir de lui-même. Et ce quelque chose qu'est-ce que c'est ? Freud le reconnaît d'abord dans différents morceaux du corps puisque ces morceaux étaient remplaçables par des leures. Des semblants. C'est par exemple le doudou de l'enfant, l'objet artistique, ou l'objet technologique le plus récent, up to date. Mais tous ces objets ne sont pas humains, ils sont inhumains ! Ces objets ne conduisent pas au partenaire sexuel, c'est ça la découverte de Freud et qu'on doit refaire dans une psychanalyse. C'est qu'il y a d'un côté le désir, il y a de l'autre côté la jouissance et que le désir et la jouissance ne s'emboîtent pas, entre les deux il y a un abîme, une cassure, et ce qu'il y a entre les deux, heureusement, c'est l'amour. L'amour permet de croire que tout ça tient ensemble. D'un côté le partenaire humain sexuel qu'il faut au désir et de l'autre le partenaire a-humain qu'il faut à la jouissance. L'amour permet de croire que tout ça tient ensemble, que ça fait UN, qu'on fait UN avec son partenaire. Et même ! Il arrive que vous créiez un partenaire surhumain, divin, par amour, Dieu lui-même. Seulement l'amour c'est aléatoire, il dépend d'une rencontre, il n'est jamais écrit à l'avance la façon dont se conduisent désir, jouissan-

ce et amour car cette façon est toujours spéciale à chacun et dépend du hasard.

Eh bien justement, puisque ce n'est pas écrit à l'avance, on ne peut pas en donner une formule générale valable pour tous. Donc sur ce point, concernant le rapport sexuel, la science doit déclarer forfait. Il est impossible de trouver une formule inscrite dans la réalité des choses, dans le réel, une formule à laquelle obéirait le rapport sexuel. Entre les humains le rapport sexuel n'est pas programmé, écrit à l'avance. Mais qu'y a-t-il à la place la formule qui manque ? Il y a toute la variété imprévisible de la sexualité humaine, il y a les rencontres de l'amour, il y a les répétitions du désir, il y a les traumatismes de la jouissance. Et ce sont toujours des surprises. S'il y a une logique du rapport sexuel qui doit s'inventer dans un couple, elle n'est pas universelle, elle est particulière à chacun. Qu'est-ce que c'est que cette logique ? C'est la façon dont chacun s'arrange avec l'absence de programmation sexuelle. Mais on ne peut s'en arranger que de traviole, avec du ratage, c'est-à-dire avec un symptôme. Le rapport sexuel est toujours un rapport symptomatique, c'est-à-dire un lien, une union qui ne répond à aucune norme. La norme, la normalité ne sont que des apparences. Ce qu'il y a de plus réel derrière c'est un symptôme. Oui, il y a des symptômes dont on peut guérir ou cesser de se servir, mais, il y a un symptôme inéliminable dont on ne peut guérir parce qu'il provient d'une absence dans le réel, d'une absence de loi, d'une absence de modèle, d'une absence de rapport sexuel. C'est un symptôme inguérissable qui est présent dans la sexualité en tant que telle, on ne peut pas lui donner une solution (ni dissolution !). Ça reste une énigme. On peut faire simplement avec.

#### LA SOLITUDE DE LA JOUISSANCE Bouchon et Jouissance

Il faut rappeler que pour la psychanalyse contrairement à ce qui se dit il n'y a pas de la sexualité de partout. Ce serait du pansexualisme. Pan en grec veut dire tout. Le pansexualisme on le retrouve dans les mythes, dans la sagesse orientale, d'une façon générale dans les philosophies orientales où là on trouve bien clair, bien net, affirmés les principes mâle et femelle, qui seraient présents dans tout l'univers, qui organisent l'univers, qui sont soit en lutte soit coopèrent, se combinent, en bref qui cherchent le meilleur arrangement par exemple comme entre le Yin et le yang.

Eh bien la psychanalyse n'est pas un pansexualisme. Dans le pansexualisme les principes mâle et femelle sont distincts, opposés, donc complémentaires. Ce sont comme des polarités d'un aimant, où l'on trouve le pôle négatif et le pôle positif. Évidemment ce serait bien que l'amour entre deux êtres soit comme ça. Il y aurait une attirance invincible à se coller l'un contre l'autre qui serait dans la nature des choses. Il y a le mythe grec antique qui donne forme à cette rêverie de complémentarité inventée par Platon mis dans la bouche d'Aristophane c'est le mythe qui consiste à imaginer l'œuf initial ou chaque moitié est fondue avec l'autre dans l'œuf. Et à la naissance chaque moitié est séparée de sa moitié, donc il doit la chercher de par le monde, bien sûr c'est une allégorie du désir. Remarquons que ce mythe ne nous dit pas que l'autre moitié est complémentaire c'est-à-dire que cette autre moitié et d'un sexe différent du vôtre. Eh bien l'apport de Freud c'est la mise en question de

la complémentarité des deux sexes. Évidemment cette complémentarité n'est pas niable quand il s'agit de la reproduction biologique, là il y a un rapport naturel nécessaire entre les deux sexes. On a en fait une loi naturelle sexuelle en ce qu'un corps doit se rapporter à un autre corps afin de reproduction. Pourquoi s'agit-il d'une loi naturelle ? C'est parce que c'est une loi au sens de ce que voudrait la nature en tant que la nature serait une création divine. Cette loi serait l'interprétation d'une volonté, d'un souhait de la nature que serait au fond une interprétation du désir de Dieu. Et cette loi serait fondée sur la complémentarité des deux sexes au niveau biologique. Dans la reproduction il est avant tout question de spermatozoïdes et d'ovules et peu de l'homme et de la femme. Alors, Freud a fait une découverte. Dans le corps de l'être humain il y a quelque chose de bizarre, une substance, une entité, un être, disons un fonctionnement qui ne sert pas à la reproduction de l'espèce ni à établir le rapport sexuel avec un autre corps mais à établir un rapport spécial du corps avec lui-même. C'est ce qui s'appelle depuis Lacan la jouissance. Alors, se pose une question, qu'est-ce que cela veut dire lorsque nous disons jouir du corps de l'autre ? Ou cette jouissance est-elle localisée ? Et bien cette jouissance n'est pas localisée dans le corps de l'autre, elle est localisée dans le corps de l'UN. Certes, le dire comme ça, c'est penser la jouissance sur un mode matérialiste. Mais la jouissance c'est un état de votre corps à vous, mais pour quelle finalité ? À quoi sert-elle ? Ce qu'on sait c'est qu'elle est recherchée pour elle-même. Si l'on simplifie beaucoup ça veut dire qu'il y a dans le corps humain quelque chose qui sert à jouir de soi-même. Qui cherche à se jouir. Pour employer un verbe réflexif comme lorsqu'on dit se penser, se déplacer. Donc la jouissance n'est pas pour autre chose qu'elle-même. Là il n'y a pas de relativisme. Là, la jouissance est un absolu, elle a sa finalité en elle-même, c'est le règne de la jouissance pour la jouissance et Lacan prenait parfois l'exemple du chat qui ronronne dont on sent le ronron qui se propage dans tout le corps de l'animal. Eh bien Freud avait appelé ça la pulsion, et il disait lui-même que c'était un mythe, mythe qui lui servait à penser le paradoxe de la jouissance. Freud appelait ça la pulsion pour parler de quelque chose qui n'avait jamais reçu de nom jusqu'alors. Pour faire comprendre que ce n'était pas la satisfaction d'un besoin, d'une demande, d'un désir. Alors de quel paradoxe s'agit-il ? Le paradoxe réside dans le fait que s'il lui faut bien un objet à cette pulsion, ce n'est pas ça qui compte, car l'objet peut être remplacé par un autre, ce qui compte c'est que par le moyen de l'objet quelque chose puisse se jouir. Prenons l'exemple de la faim, la faim signale un besoin d'une nourriture, mais la pulsion orale c'est bien autre chose. Le bébé veut le sein ? Et bien on lui donne la tétine ! Et c'est aussi bien. Alors la tétine fonctionne comme un leurre qui ne délivre aucune nourriture. Alors qu'est-ce qu'elle satisfait ? Réponse de Freud : on doit supposer qu'elle satisfait une pulsion. Elle permet le « se jouir ». Et Freud faisait référence à une image qui était celle d'une bouche qui s'embrasserait elle-même. Donc si l'objet est indifférent il faut insister sur le fait qu'il n'est que le moyen pour que la bouche s'embrasse elle-même. C'est-à-dire que la jouissance n'établit pas un rapport avec l'autre corps. Mais elle affecte votre corps à vous. La pulsion trouve à se satisfaire dans votre corps, elle est auto érotique. Et là c'est du chacun pour soi. Chacun est seul avec sa jouissance et c'est bien pour cela que l'on peut parler de la solitude de la jouissance qui est voilée par les idéaux, l'amour, l'altruisme. Cette solitude de la jouissance on

la découvre dans le cabinet de l'analyste quand tombent justement tous les voiles et l'on découvre que l'on est comme enfermé dans sa prison de fantasmes, de symptômes, de désir, de souvenirs, de grandes idées, de petits trucs, d'ennui, de gaieté, de souffrance et que tout ça n'est que pour jouir, pour le se jouir, et que c'est pour rien, c'est une vérité cynique. Lacan a donc pu penser la jouissance comme celle d'un corps qui se jouit parce qu'il l'a pensée au-delà de l'interdiction. La jouissance est un événement de corps, elle n'est pas articulée à la loi du désir. Donc la jouissance est de l'ordre du traumatisme, du choc, de la contingence, du pur hasard et non de la loi du désir. Elle n'est plus prise dans une dialectique, elle est l'objet d'une fixation. Il n'est pas sûr du tout que l'on prenne toujours la mesure des conséquences cliniques d'une telle position doctrinale.

Bien sûr, il faut prendre en compte le lien, le couple, la société. La jouissance a besoin d'instruments, elle a besoin de moyens pour jouir comme la bouche a besoin de la tétine qui on l'a vu est le vrai complémentaire, ce complémentaire c'est un bouche-trou, disons un bouchon que l'on appelle l'objet perdu, mais il n'est pas dans ma moitié comme chez Aristophane, il est ce bouchon comme ce qui est le plus précieux de moi que j'aurais perdu. C'est par là que l'homme est connecté avec la civilisation qui lui fournit de quoi jouir. Et c'est plutôt cela que nous avons cherché à cerner cette année, l'erreur a peut-être été de vouloir la nommer comme jouissance spécifique. J'y reviendrai plus loin.

#### LE RÉEL ET LA JOUISSANCE

On ne peut pas aborder la question de la jouissance en faisant l'impasse du réel. Premièrement rappelons que Lacan n'a jamais dissocié la clinique individuelle et la clinique collective comme Freud d'ailleurs. Et lorsqu'il formule les quatre discours, il dit autrement à sa manière « Malaise dans la civilisation » de Freud.

Qu'est-ce que c'est qu'un discours ? Un discours c'est ce qui règle l'ordre social, c'est-à-dire ce qui permet d'approcher comment à une époque donnée est réglé l'ordre social. L'ordre social c'est ce qui essaye de traiter le réel et dans un ordre social on traite le réel par du discours.

De fait, tous les discours proposent des liens entre des corps, entre des UNS, entre des unités. C'est d'ailleurs bien ce que montre le discours du capitaliste où il n'y a que des UN tout seuls, c'est ce que Lacan appelle le côté prolétaire des corps. Nous avons largement abordé il y a deux ans cette question qui orientait l'exposé introductif de Roland Meyer de cette année. Bien sûr cela nous renvoie à l'expression de Lacan à la fin de son enseignement « il y a de l'UN ». On le voit bien aujourd'hui, dans notre monde contemporain où les liens se défont, la famille se désagrège, nous avons affaire à une précarité généralisée, à une desubjectivation, etc.

Alors comment répond la psychanalyse ?

Tout d'abord rappelons qu'elle est elle-même un lien social. Elle permet d'entrer dans un lien social parce que tant qu'on est en l'analyse on est inséré dans un lien social. Ensuite si une psychanalyse réussit, et bien de ce

fait le sujet prend la dimension de ce qu'il y a de réel en lui, et il arrive à le supporter, il arrive à l'assumer, il arrive à considérer que c'est lui. Lacan appelle ça s'identifier à son symptôme. Une analyse produit donc comme il le dit un sujet averti. Qu'est-ce que c'est un sujet averti ? C'est un sujet qui se soustrait du troupeau. Et d'ailleurs comment entendre cette expression « se soustraire du troupeau » ? Il faut l'entendre d'abord non pas uniquement comme la soustraction à une masse d'individus rassemblés mais à un groupe d'individus qui partagent le même discours, mais surtout il faut l'entendre comme la nécessité pour le sujet de se séparer de l'Autre. Donc pour le sujet les choses se passent sur deux plans :

Premier plan c'est un plan éthique il doit **accepter**.

Deuxième plan c'est sur un plan **épistémique** il doit en prendre la mesure.

Évidemment pour l'être parlant « le réel se terre dans le rapport sexuel ». On trouve cela dans Télévision version vidéo, où Lacan nous dit que dans la sexualité l'être parlant bafouille.

« [...] puisque dans la sexualité l'être parlant bafouille. Il a le sentiment que quelque chose se répète dans sa vie, et que c'est ça qui est le plus LUI. Et ce qui se répète c'est un certain mode du JOUIR. »

Nous le voyons le réel fait une butée, c'est l'indice d'une jouissance et nous n'avons peut-être pas assez insisté là-dessus cette année. Ce que vient dire la fameuse phrase « il n'y a pas de rapport sexuel » c'est que dans le couple, les jouissances sont séparées. Il n'y a pas de lieu de jouissance au sein du couple. Et d'ailleurs cela, c'est une découverte qui vient de Freud et qui date de 1904 ! En effet dans les trois essais sur la théorie de la sexualité Freud découvre les pulsions partielles. Il nous dit il y a la pulsion orale, anale, scopique, invoquante... Et puis il multiplie les notes de bas de page et jamais il n'arrive à se décider pour savoir s'il y a une pulsion qui pousserait vers l'autre sexe. Finalement il affirme qu'il n'y a pas de pulsion hétérosexuelle. D'où la question, comment se fabrique l'hétérosexualité ? À partir du moment où on prend acte qu'il n'y a pas de pulsion génitale (pulsion qui pousse l'homme vers la femme ou la femme vers l'homme) dès lors c'est une construction pour chaque sujet. Dès lors nous allons pouvoir parler de mystère, du mystère du corps affecté par la jouissance qui ne se réduit pas au sexe, et le terme qui dit ça, c'est évidemment symptôme.

Donc toutes les modalités de jouissance on peut les dire symptomatiques c'est-à-dire, qu'elles sont fabriquées par l'inconscient, ou mieux qu'elles sont d'ordre soit fantasmatiques soient symptomatiques et en général très souvent les deux. Par fantasme nous devons entendre ici la connexion qui s'établit entre le désir et le sujet. Lacan, dans une intervention à Baltimore en 1966 dans la prestigieuse université John Hopkins Humanities Center explique assez simplement à son auditoire américain que le sujet est une chose évanescence qui court sous la chaîne signifiante. C'est-à-dire que le sujet apparaît et disparaît entre deux signifiants. Et le désir, c'est que le sujet a bien envie de se retrouver à nouveau une fois qu'il a disparu. Par le biais de quoi peut-il se retrouver à nouveau ? Par le biais du fantasme qui soutient le

désir en tant que le désir est la métonymie de toute signification. En topologie le fantasme est matérialisé par au moins en un point où sur le cross-cap le dedans communique avec le dehors.

À partir de 1973, dans le séminaire *Encore*, les choses se compliquent. En effet, il s'agit de savoir d'où viennent les signifiants inconscients que l'on déchiffre. Dans cette phrase outre le verbe déchiffrer c'est le verbe viennent qui est très important parce que cela signifie qu'ils sont quelque part. Et cela ne va pas sans poser des questions sur la nature de l'inconscient. Les signifiants sont-ils toujours déjà là en dépôt quelque part ? Ou représentent-ils ce qui est créé, ce qui vient à Ek-sister dans un acte de parole dont le prototype de choix est représenté par le transfert psychanalytique ? Ou les deux simultanément ?

Alors, d'où viennent les « signifiants inconscients » que l'on déchiffre ? La réponse est claire : ils viennent de lalangue. Lalangue c'est ce qu'on reçoit dans la prime enfance avec les soins du corps, ça veut dire aussi « je parle avec mon corps », mais ça dit aussi que la langue a des effets sur le corps, elle fait mouche sur le corps. D'où l'expression, « je parle avec mon corps ».

Un pas supplémentaire est fait par Lacan en 1976 où il introduit l'inconscient réel : « l'inconscient réel si on m'en croit » dit-il. Cela veut dire que le savoir inconscient pour un sujet est désormais déposé dans lalangue. Et que nous n'avons pas accès à tout ce savoir, nous n'avons accès qu'à des bribes que l'on déchiffre, et on peut dire alors que lalangue c'est l'inconscient réel. La langue ce n'est pas un langage, c'est du réel, ce sont des éléments qui ne sont pas articulés en langage dans la mesure où le langage implique de faire des chaînes avec des mots. C'est pourquoi Lacan parle à la fin de son enseignement de motérialité de l'inconscient, c'est-à-dire à la fois du mot et de la matière. C'est-à-dire que l'inconscient dès lors est fait avec des éléments de lalangue qui touchent le corps. Ce sont des éléments jouis, qui relèvent d'une coalescence d'un élément verbal et d'un élément de jouissance. Ici on remarque qu'il n'est pas question de signifiant, il est question de mots il n'est pas question de jouissance du signifiant. D'où l'expression de Lacan : « le réel c'est le mystère du corps parlant ». Pour le dire simplement, l'inconscient quel qu'il soit est fait de mots, mais on est dans l'inconscient réel quand les mots de l'inconscient n'ont pas ou plus de portée de sens, chaque fois que, et seulement quand, il y a chute de la portée de sens.

Nous avons ainsi au début « je parle sans savoir » c'est-à-dire qu'il y a quelque chose qui pense sans moi, puis ensuite il y a eu l'introduction de la division du sujet, c'était « pense sans je pense », c'est-à-dire que le sujet n'est plus un sujet de la connaissance, et maintenant en quelque sorte Lacan en rajoute une couche avec l'expression « je parle avec mon corps ». Il est clair que l'idée que la pensée serait libre en prend un coup au grand dam de la philosophie ! L'inconscient réel veut dire que les éléments qui constituent l'inconscient n'ont pas de sens, car le réel c'est l'expulsé du sens, le hors sens, l'ab-sens. Alors que chez Freud l'inconscient est lié au sens. L'inconscient réel est un inconscient qui se **manifeste** en dépit du sujet, c'est du réel **manifesté** qui **s'impose**, pas du réel **déchiffré** ou **interprété**. Lacan en fait un

inconscient extérieur au sujet supposé savoir, extérieur à la machine signifiante qui produit du sens en veux-tu en voilà pour peu qu'on la laisse tourner. C'est un inconscient non transférentiel posé comme limite. Lacan le pose comme le plus soi-même. Nous pouvons dire que cet inconscient réel c'est le trauma. À ce moment-là de l'enseignement de Lacan si la jouissance est pensée comme celle d'un corps qui se jouit, elle ne tient pas à une interdiction, mais elle est un événement du corps. Si la jouissance était liée à l'interdiction, elle serait liée à la loi du désir. Si elle est un événement du corps elle est de l'ordre du traumatisme, du choc, de la contingence, du pur hasard. Elle n'est pas prise dans une dialectique mais elle est l'objet d'une fixation. Il convient d'insister au risque de se répéter : L'inconscient réel ce n'est pas l'inconscient qu'on élabore habituellement dans la psychanalyse, celui dont Lacan dit qu'il s'agit d'une élucubration comme dans l'association libre, le déchiffrement. L'inconscient réel c'est un inconscient qui se manifeste, qui s'impose, comme le réel : c'est ce qu'on ne peut éviter de supporter. Certes les éléments de l'inconscient s'imposent dans le symptôme, dans les lapsus, dans les actes manqués, mais l'inconscient se manifeste en dépit du sujet, c'est du réel manifesté, pas du réel déchiffré ou interprété. Freud avait fait rentrer cela dans le travail de l'association libre, dans l'interprétation ce qui nous conduisait à un inconscient lié au sens.

#### IL N'Y EN A QU'UNE, C'EST LA UNE.

#### VERS UNE MUTATION DU CONCEPT DE JOUISSANCE FÉMININE

Si nous tirons les conséquences des avancées de Lacan durant les dernières années du séminaire notamment concernant l'inconscient réel, le « concept » de jouissance féminine est-il encore congruent avec la théorie, est-il encore opératoire et que pourrait être cette jouissance UNE en dehors de la jouissance phallique et de son avatar la jouissance féminine ?

Avant d'aller plus loin dans cette exploration dont les enjeux risquent de ne pas être du goût de tout le monde, il nous faut revenir une fois de plus au tableau de la sexualité comme marqueur d'une rupture dans l'approche de la question du sexe et du féminin en psychanalyse. Pour cela il y a lieu de revenir succinctement sur la longue histoire du sexe. (Voir mon intervention du 5 décembre 2014, *Jouissance et impudence* ainsi que les Actes n° 10, 2004-2005, Sexe, *Acte Et Psychanalyse*).

On connaît le long parcours de Freud fait de revirements et positions paradoxales où à la fois il donne une base biologique à chaque sexe et à leur différence et en même temps s'en écarte puisqu'il distingue trois concepts de masculin/féminin : un psychologique avec l'opposition activité/passivité, un biologique avec l'opposition spermatozoïde/ovule, un sociologique c'est le Genre.

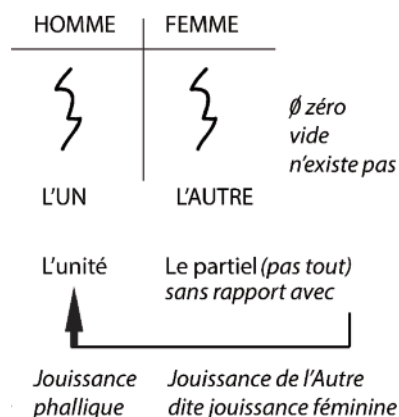
En résumé Freud soutient l'existence de deux sexes (allant jusqu'à inventer pour les besoins une « migration libidinale » *spécifiquement* féminine), mais soutient également que la libido ne connaît point de différence sexuelle et que d'ailleurs, s'il faut vraiment se résoudre à lui donner un sexe, elle sera plutôt mâle. Si l'on rajoute à cela sa croyance presque inébranlable, empruntée à Fliess, en la bisexualité, en l'existence régulière de *deux* sexes chez le même individu, on a presque tous les cas de figure possibles : bien sûr



il y a deux sexes, sauf qu'il n'y en a qu'un, et d'ailleurs la preuve c'est que les deux se rencontrent toujours chez le même individu.

Pour se dégager de cette impasse, nous avons évoqué le coup de génie de Lacan convoquant Frege, Cantor, Russel, Godel... et de son forçage mathématique pour décréter l'inaccessibilité du nombre 2 afin de se décaler de la longue histoire concernant le nombre des sexes et nombrer cette fois-ci les jouissances. Il y en a une qui va de soi affirme-t-il, c'est la phallique. Les délices du recours au mode conditionnel sont à savourer sans modération pour la suite : résumons. Mais se pourrait-il qu'il y en ait une autre ? S'il y en avait une elle serait dite féminine et elle aurait la puissance du dénombrable sur le modèle de la succession des nombres entiers et se trouverait infinie, donc... inaccessible. L'inaccessibilité du 2 de Lacan nous conduit à ce que si une deuxième jouissance existe il faut la poser comme inaccessible ce qui ne veut pas dire inexistante.

Cela produit le tableau de la sexuation dont nous retiendrons aujourd'hui uniquement ceci:



Ce tableau doit à mon sens, pour se lire en toute conformité avec la pensée frégréenne, se lire de droite à gauche. Il faut poser 0 à droite pour qu'il y ait 1 à gauche. La deuxième jouissance et un faire-valoir de la première. Le 1 surgissant comme ce qui n'est pas identique à soi.

### LE PARTIEL ET L'UNITÉ

D'emblée est posée l'idée d'un partiel insaisissable dans les pincettes de l'unité. Nous le savons déjà depuis longtemps l'unité possède deux faces, au moins. Platon les énumère dans le Parménide et Lacan va les nommer en 1969-1972. L'unair c'est l'unité symbolique incarnée par un trait indivisible. C'est une fiction parfaite. L'unien c'est une unité imaginaire incarnée par l'image spéculaire, c'est l'image englobante et la problématique de la circonscription sur laquelle iconodoules et iconoclastes se sont échappés durant des siècles. Et le partiel échappe à l'unien et l'unair on ne sait pas trop comment, alors que le symbolique n'y échappe pas. C'est donc un partiel qui s'annonce comme un parfait personnage de dessins animés dans le genre Robin des bois. Dès ses premiers pas il est libéré de tout asservissement à un concept. Il est insoumis à l'imaginaire de l'image spéculaire. Il est lié à la pulsion et au désir, il est prêt à gambader et à accomplir pour Geppetto son marionnettiste des tâches multiples et variées. Mais il a des exigences : il faut le nourrir en non-rapport.

Si nous prenons en compte l'avancée de Lacan quant à la question de l'inconscient et de la déssexualisation de la pulsion dans les dernières années

de son enseignement, comment résistent les arguments des tenants du statu quo concernant la jouissance ? Quatre remarques semblent militer pour une mutation désormais inéluctable du concept de la jouissance de l'Autre.

#### PREMIÈRE REMARQUE : COMMENT Y CROIRE ?

Une femme éprouverait donc qu'une part d'elle-même est prise dans la jouissance phallique, l'autre part se situant dans ce que Lacan appelle « jouissance de l'Autre » ou « jouissance du corps ». Le danger étant de catégoriser une essence féminine dont il est dit qu'elle n'existe pas. En effet, l'autre jouissance n'est pas le trait féminin par excellence, car cela rétablirait deux ensembles fermés. Donc cette autre jouissance on n'en sait rien, elle est hors langage. On ne peut que la supposer et, délices du conditionnel, s'il devait y en avoir une autre que la phallique ce serait celle-là. Il s'agit donc là d'une idée, d'une perception imaginaire. Notons que si elle est hors langage elle est dans le registre de la croyance. Pouvons-nous nous demander s'il est possible de ne pas y croire ? Bien sûr je peux supposer moi, homme, face à « l'énigme de la femme pour un homme » (sic) une jouissance autre que la mienne sans pouvoir la cerner. Mais il n'est pas besoin que l'autre soit une femme pour que je me pose cette question. L'autre partenaire, un homme pour une femme ou du même sexe alimente tout autant la question d'une supposée énigme. Que sais-je de la jouissance de l'autre ? Rien. Donc pourquoi croire à une autre jouissance si ce n'est que nous serions tous insatisfaits de la jouissance phallique. Toujours devant le public américain à Baltimore Lacan déclare :

«Si l'être humain est une chose en quoi que ce soit pensable, c'est par-dessus tout comme sujet de la jouissance ; mais cette loi psychologique que l'on appelle principe de plaisir (et qui n'est que le principe de déplaisir) est bien près de créer une barrière à toute jouissance. Si je jouis un peu trop, je commence à sentir la douleur et je modère mes plaisirs. L'organisme semble fait pour empêcher trop de jouissance. Nous serions probablement aussi tranquilles que des huîtres s'il n'y avait cette étrange organisation qui nous force à franchir cette barrière du plaisir, ou peut-être seulement à rêver que nous le faisons. Tout ce qui est élaboré par la construction subjective à l'échelle du signifiant dans sa relation à l'Autre et qui a ses racines dans le langage, est seulement là pour permettre au champ du désir de nous autoriser à approcher, à tester cette sorte de jouissance interdite, seul sens précieux offert à notre vie.»

Donc, tester cette jouissance interdite serait un sens précieux offert à notre vie. Il est à noter dans cette citation que Lacan évoque à deux endroits l'*organisme* et l'*organisation* de quoi alimenter en eau le moulin des fervents de la jouissance d'organe. Mais nous sommes en 1966 !

#### DEUXIÈME REMARQUE : LE MAGASIN DES ACCESSOIRES

Certains vont s'appuyer sur la caractéristique du signifiant pour rappeler que le dit signifiant est coupure donc qu'il délimite un bord, et que par conséquent le signifiant lui-même nous permet d'évoquer autre chose que ce qu'il dit, et qu'ainsi il produit son au-delà. Donc pourquoi pas une autre jouissance et tant qu'à faire féminine ? Remarque tout à fait fondée, à condition de préciser d'une part si l'on parle du signifiant linguistique ou du signifiant inconscient et d'autre part que désormais, comme nous l'avons vu, l'incon-

scient réel est approché comme extérieur à la machine signifiante pourvoyeuse de sens. Le signifiant semble désormais bel et bien discrédité dans son rapport à la jouissance et renvoyé au magasin des accessoires.

#### TROISIÈME REMARQUE : LE PHALLUS DANS TOUS SES ÉTATS

Le phallus traverse de part en part l'œuvre de Lacan en se métamorphosant au fil de son avancée au point de devenir méconnaissable à celui qui persisterait à y voir même dans sa dimension métaphorique, le signifiant du plus et du moins, de l'apparition et de la disparition (tumescence et détumescence de l'organe pénien).

Selon les états de la théorie de Lacan le phallus est d'abord le phallus imaginaire, celui de 1958, puis le signifiant du phallus en tant que « signifiant qui désigne dans leur ensemble les effets de signifié, en tant que le signifiant les conditionne par sa présence de signifiant », puis la fonction phallique qui articule l'impossibilité du rapport sexuel et se trouve à l'œuvre dans les formules de la sexuation. Si on prend le signifiant deuxième époque, effectivement il a pour fonction de faire voile et fait donc croire à un au-delà du voile. Il y aurait alors un au-delà de la jouissance phallique. Oui, mais le phallus en 1973 n'est plus ce qu'il était, il devient fonction au sens frégeén, c'est-à-dire une expression insaturée en attente d'un argument pour être complétée, il met en rapport des éléments appartenant à deux séries disjointes, non pas hommes et femmes mais êtres parlants et Jouissance. La fonction phallique nomme le rapport de chaque être parlant à la jouissance.

#### QUATRIÈME REMARQUE : LA VÉRITÉ C'EST DE JOUIR À FAIRE SEMBLANT

Par un énoncé poético-mystico-logique qu'affectionne Lacan cette jouissance supplémentaire dite féminine n'est pas réservée qu'aux femmes puisque les hommes peuvent également y avoir accès. Et que La Femme n'existe pas. Certes, la femme comme aime à le répéter Lacan on la dit femme (diffame). Voilà que la femme ce n'est pas la femme, mais un autre nom de Dieu, mieux la Vérité.

« La jouissance de la femme, elle, ne va pas sans dire, c'est-à-dire sans le dire de la vérité ». LXXI *Les non-dupes errent* leçon du 12 février 1974.

[...] il n'y a qu'une manière [...] de pouvoir écrire la femme sans avoir à barrer le « la », c'est au niveau où la femme c'est la vérité ». LXX *Encore* leçon du 10 avril 1973.

Ce qui nous conduit à approcher la jouissance dans sa relation à la vérité et au semblant. Il y a là aussi une évolution de la pensée de Lacan sur la question de la vérité. Au début il la valorise puis petit à petit elle se trouve frappée de disgrâce : il la dit trompeuse, que c'est un mirage, que de toute façon elle ment. Elle ment puisqu'avec les mots on n'arrive pas à rejoindre le réel. Elle ment parce qu'elle n'est jamais que mi-dite, les mots manquent, on ne peut pas la dire toute etc. On court derrière et il n'y a pas de point d'arrêt. Bien sûr, on ne peut pas s'en passer de la vérité en psychanalyse, ce sont les paroles qui cherchent à répondre aux questions d'un sujet. Pour arrêter la vérité c'est-à-dire la continuation infinie de l'association libre et du déchiffrage qui n'ont pas de fin en eux-mêmes, il faut le réel. Le réel du symptôme en

tant qu'il est un élément de la langue qui fixe la jouissance. On l'a dit, le réel ça fait soit bouchon soit arrêt soit limite. Du coup, la vérité c'est de jouer à faire semblant, mieux, de jouir à faire semblant.

Voilà pourquoi on peut soutenir in fine qu'il n'y a qu'une seule jouissance, celle de la langue. On ne peut l'appeler Phallique puisqu'elle est au-delà de l'interdit en tant que corps qui se jouit. Si on voulait absolument l'appeler phallique ce serait du fait que le phallus est à considérer comme la relation du sujet à sa jouissance, à ce fameux se jouir. C'est du côté du un, côté gauche du tableau de la sexualité. Et s'il faut à tout prix introduire le phallus deuxième époque ce ne serait pas le phallus en tant que signifiant de la jouissance comme certains collègues ont pu le soutenir, mais comme signifié de la jouissance.

À la fois, je ne peux me contenter d'en posséder une et une seule, mais, je ne peux pas m'en donner 2. Cette notion d'inaccessibilité du 2 qui est un forçage de Lacan comme nous l'avons rappelé, désigne la recherche d'une parité dont il est exclu qu'elle l'atteigne. Certes, je peux toujours en nommer d'autres, c'est ce que nous avons fait cette année mais elles ne seront que des modalités de la jouissance de la langue, jouissance de l'ordre du traumatisme, du choc, de la pure contingence. Si nous parlons de jouissance du corps nous parlons non pas d'une Autre jouissance mais de la motérialité de l'inconscient. Donc de la jouissance de la langue.

Les idées exposées ci-dessus ne se veulent en aucune façon doctrinaires mais tentatives pour ouvrir des pistes de réflexion. Il appartient à chaque praticien de la psychanalyse de se situer dans ces scissions de la doctrine, car il serait regrettable, pour ne pas dire plus, que la psychanalyse elle-même, en tant que discipline, oublie qu'elle tisse l'étoffe du savoir que chaque patient suppose être sa vérité. L'amenuisement progressif des références faites aux mathèmes et aux signifiants de la théorie analytique par Lacan dans les dernières années de son enseignement, au profit de développements topologiques qui apparaissent après coup sans rapport avec celle-ci, semble valoir comme effort d'entreprendre une fondation ex novo de l'analyse à partir de l'hypothèse que la structure est topologique, si l'on fait le choix de la concevoir sans éléments discrets susceptibles d'un savoir (ce que serait un inconscient substantifié). Lacan lui-même a participé au renversement de sa propre théorie (par exemple le Lacan de 1972 contre celui de 1958).

« À partir de là s'ouvre le questionnement sans fin de la psychanalyse : chaque définition y est continûment remise en perspective d'un manque qui donne encore et toujours à penser. » Christian Fierens, *Comment penser la folie essai pour une méthode*, Point Hors Ligne ERES, 2005.